

« Mais il me semble que la barbe me pousse. »

– Thérèse dans *Les Mamelles de Tirésias* d'Apollinaire, 1917, acte I scène 1.

À Yoshiko Suto et Frédéric Weigel

1. LA CÉLÉBRITÉ DE LA JOCONDE

Pour justifier de son destin triomphal, on argue de la personnalité de son créateur, Léonard de Vinci, à la fois artiste et savant ; on rapporte des légendes à propos de la genèse du tableau ; sur sa venue en France : François I^{er} l'accueille telle une favorite spirituelle. On spéculer sur l'identité de Monna Lisa. Qui est-elle ? Est-elle enceinte ? Est-elle une femme ou un homme ? Léonard lui-même ? On évoque qu'elle fut en 1956 lapidée ; qu'elle fit des voyages officiels en 1963 aux États-Unis et en 1974 au Japon. Puis on compte les milliers de visiteurs qui, chaque jour (sauf le mardi), viennent l'admirer au Louvre. On reste ébahi par le nombre d'amateurs qui la collectionnent dans tous ses états, jocondolâtres et jocondoclastes.

Mais tout cela s'efface devant trois événements majeurs.



ACTE I. 1887. L'ILLUSTRE SAPECK

De son vrai nom Eugène Bataille, « l'illustre Sapeck » (comme on se plaît alors à le désigner) fait partie du groupe des Incohérents. Créé en 1882, cet aréopage est célèbre pour les bals et les expositions qu'il organise dans Paris jusqu'en 1889 ; il regroupe, entre autres, l'écrivain Jules Lévy, le dessinateur Caran d'Ache, le graveur Henri Boutet, Alphonse Allais, Mac-Nab, Charles Cros le poète et aussi l'inventeur du paléophone et d'un prototype de télégraphe automatique, Émile Cohl, qui mit au point le premier dessin animé ; le poète et romancier Émile Goudeau¹ ... Or, que fait Sapeck à la Joconde ? Il abandonne « dans la bouche de cette femme idéale une pipe culottée ».

L'image se trouve insérée dans un ouvrage intitulé *Le Rire*, publié en 1887 par le comédien Coquelin-Cadet². Elle fut conçue pour l'exposition des Arts incohérents de 1883. Parmi les membres du groupe, l'idée de s'en prendre de la sorte à un chef-d'œuvre paraît être tout d'abord venue à un certain Alfhred Ko-S'Inn Hus (on sera d'autant plus sensible à l'orthographe d'apparat de son nom que la signature est différente : Alfred Caussin), puisqu'un an avant Arthur Sapeck, celui-ci s'était attaqué sur le papier à un joli p'tit lot, l'une des œuvres phares du Louvre, la *Vénus de Milo*. Au corps de la Vénus bien connue, du moins ce qu'il en reste, il avait retranché la tête pour lui en substituer immédiatement une autre, celle d'un barbu, du genre qu'affichent les philosophes grecs antiques. Aucun doute n'était dès lors possible : tel devait se présenter *Le Mari de la Vénus de Milo*, sa moitié. Aussi *Le Mari de la Vénus de Milo* s'impose-t-il comme titre. Elle figure dans le *Catalogue de l'exposition des Arts incohérents* de 1886 « au profit, est-il précisé, des œuvres de protection de l'enfance³ »

¹ Cf. Catherine Charpin, *Les Arts incohérents : 1882-1893* ; préface de François Caradec, Paris, Syros-Alternatives, 1990 ; *Arts incohérents, académie du dérisoire* [exposition, Paris, musée d'Orsay, 25 février–31 mai 1992], catalogue réédité et établi par Luce Abélès et Catherine Charpin, Paris, Réunion des musées nationaux, 1992. Les dossiers du musée d'Orsay.

² Coquelin-Cadet, *Le Rire*, Paris, éd. Ollendorff, 1887, p. 5.

³ imp. Georges Chamerot, p. 61 ; réédité à Bassac, Plein Chant, 2000.



1. La Joconde d'Arthur Sapeck, 1887.



Le mari de la Vénus de Milo.

2. Alfred Ko-S'Inn Hus, *Le Mari de la Vénus de Milo*, 1886.



3. Lucien Métivet, *L'Accueil au Louvre* « – La Vénus de Milo ne m'a même pas serré la main, et la Victoire de Samothrace ne veut plus m'embrasser ! », *Le Rire* n° 448, 2 septembre 1911.

puis dans un numéro de la *Revue illustrée* du 15 mars 1887 sur « L'Incohérence », dirigé par Émile Goudeau.

Reprenant ce thème il y a quelques années dans le droit fil à plomb, un Angevin (qui travaillait à la librairie parisienne *Mona Lisait*), Michel Monnier, proposa à son tour ses variations en faisant imprimer à ses dépens un somptueux ouvrage de grand format : *La Légende de Vénus. Anagrammes ou comment bien peser ses mots* (Paris, Clin d'Œil, 1987, 38,5 x 26 cm).



**ACTE II. 1911. VINCENZO PERUGGIA (1881-1925), LE « COUP D’UN
ENCADREUR »**

« La dérober sous sa moustache. La lui prendre à sa barbe. »

– Expressions populaires.

Le 21 août 1911, à 8 heures du matin, Louis Béroud, un peintre académique qui s’était fait une spécialité de représenter les salles du Louvre et qui était précisément venu pour faire un croquis préparatoire à sa toile future *Monna Lisa au Louvre*, constate... qu’elle n’est pas en place.

Il alerte les gardiens.

On suppose qu’elle doit se trouver à l’atelier photographique.

Mais non.

On ne la retrouve nulle part.

« Inimaginable !

La “Joconde” a disparu du Louvre.

Si on ne la retrouve pas, c’est une perte incalculable pour la France et pour l’art.

L’auteur du rapt, qu’est-il donc ? Mystificateur, voleur, maniaque ou fou⁴ ? »

Louis Lépine, le préfet de police, Georges Bénédict, le distingué conservateur des Antiquités égyptiennes intérimaire en l’absence de Théophile Homolle, le directeur des Musées nationaux à ce moment en villégiature dans les Vosges, Étienne Dujardin-Beaumont, le sous-secrétaire d’État aux Beaux-Arts mais aussi peintre d’histoire, alors en déplacement à Carcassonne sont alertés. Chacun s’accommode mal de l’idée que le panneau de bois de 77 x 53 cm, très épais, très dur, consolidé, a pu

⁴ *Le Matin*, n° 10 039, 23 août 1911.